Hèle, Thomas d'
Les événements imprévus

PQ
1988
H38E8
1780

LES

ÉVÉNEMENS IMPRÉVUS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, MÊLÉE D'ARIETTES;

Représentée devant LEURS MAJESTÉS, *à Versailles, le 11 Novembre 1779;*

Et à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Samedi 13 du même mois.

NOUVELLE ÉDITION, conforme à la Représentation.

Prix 1 liv. 10 sols.

394282
2.7.41

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Permission.

Je m'en charge

[redacted]

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MONDOR, riche Financier.	*Le Sr. Roſieres.*
PHILINTE.	*Le Sr. Michu.*
LE MARQUIS DE VERSAC.	*Le Sr. Clairval.*
LE COMMANDEUR.	*Le Sr. Suin.*
LA FLEUR, Valet du Marquis.	*Le Sr. Trial.*
RENÉ, Valet de Philinte.	*Le Sr. Ménier.*
ÉMILIE, Fille de Mondor.	*La Dlle. Billioni.*
LA COMTESSE, Niéce du Commandeur.	*La Dlle. Colombe.*
LISETTE, Suivante d'Émilie.	*La Dlle. Dugazon.*
MARTON, Suivante de la Comteſſe.	*La Dlle. Gontier.*

PQ
1988
H28E8
1780

La Scène eſt dans un Parc, devant le Château de Mondor.

LES EVÉNEMENS IMPRÉVUS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Parc, & le Château dans l'éloignement.

SCENE PREMIÈRE.

PHILINTE, RENE.

PHILINTE.

ARIETTE.

Qu'il eſt cruel d'aimer
D'aimer ſans oſer dire,
A l'objet pour qui l'on ſoupire,
Combien il a ſçu nous charmer.

Faudra-t-il toujours renfermer
Le ſecret de mon ame,
Faudra-t-il toujours de ma flâme
Sans eſpoir, me voir conſumer.
Près d'Emilie
Mon cœur oublie,
Que le bonheur de l'adorer
Laiſſe un bonheur à déſirer.

Malheureux Philinte ! Un mot, peut être ferait ton bonheur ; & ce mot, tu n'oſes le prononcer ; mon pauvre René ! Tu vois ma peine, mon embaras. Dis-moi, que faut-il que je faſſe ?

RENÉ.

Parlez.

PHILINTE.

Et ſi l'on me refuſe ?

RENÉ.

Partez.

PHILINTE.

Ah ! ce refus me coûteroit la vie.

RENÉ.

Bah ! On ne meurt pas de cela.

PHILINTE.

Ecoute. Je ne ſçais ſi je me flatte ; mais depuis quelque tems j'ai obſervé qu'Émilie eſt triſte & rêveuſe ; une tendre mélancolie s'eſt emparée de tous ſes traits, je lui ai même vu répandre des larmes — ah ! mon cher René ! ſi j'en étois la cauſe ?

RENÉ.

Peut-être.

PHILINTE.

Tu m'enchantes — mais le Marquis lui fait ſa cour : il l'obſéde ſans ceſſe ! S'il avoit le bonheur de lui plaire ?

RENÉ.

Peut-être encore.

PHILINTE.

Tu me déſeſpéres — Quoi ! Émilie, la ſimple & naïve Emilie pourroit préférer à la paſſion la plus ſincere : le ton avantageux, & l'air ſuffiſant du Marquis.

RENÉ.

Hé ! — Elle eſt femme.

PHILINTE.

Son pere, ce pere ſi tendre voudroit-il ſacrifier le bonheur d'une fille unique à la vanité de la rendre Marquiſe ?

RENÉ.

Il eſt Financier.

PHILINTE.

Je le vois venir — le Marquis eſt avec lui — peut-être hélas ! parlent-ils d'Émilie, retirons-nous.

RENÉ.

Quelle extravagance ? Reſtez plutôt & parlez à votre tour.

PHILINTE

Jamais je n'en aurois le courage. D'ailleurs puis-je demander la main d'Emilie avant d'avoir obtenu son cœur ! Non, non, ma délicateſſe me le défend. Suis moi.

RENÉ.

Il eſt fou. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE II.

MONDOR, LE MARQUIS.

MONDOR.

TENEZ, Monſieur le Marquis; je ne veux point gêner l'inclination de ma fille. Elle épouſera celui qu'elle aimera.

LE MARQUIS.

Voila préciſément pourquoi je vous la demande.

MONDOR.

Si vous pouvez réuſſir à lui plaire.....

LE MARQUIS.

Mais j'y ai déja réuſſi, Monſieur. J'ai l'honneur de vous dire que c'eſt une choſe faite. Votre fille m'aime. Songez qu'il y a près de huit jours que je ſuis chez vous.

MONDOR.

Je le ſçais. Mais enfin quelles preuves avez-vous de ſon amour ?

LE MARQUIS.

Quelles preuves ! vous me le demandez ! quoi ! Vous ne voyez pas ſa triſteſſe, ſon inquiétude, tout, tout n'annonce-t-il pas une paſſion profonde qu'elle voudroit diſſimuler, & qui éclatte ſans ceſſe ?

MONDOR.

Et de cette paſſion profonde ſi Philinte étoit l'objet ?

LE MARQUIS.

Philinte ! Cela ſeroit plaiſant par exemple.

MONDOR.

Je n'en ſerois point étonné. Philinte eſt un jeune homme plein de mérite.

LE MARQUIS.

Oh ! le meilleur enfant du monde.

MONDOR.

Feu le Préſident, ſon pere étoit fort mon ami. C'étoit un digne & honnête Magiſtrat. J'ai toujours regardé le fils comme un parti très ſortable pour mon Emilie ; & quoique je ne lui en ai pas parlé, je vous avoue que c'eſt dans cette idée que je l'ai engagé à paſſer l'été à ma campagne. Vous m'avez fait l'honneur d'y venir auſſi....

LE MARQUIS.

Et tous vos projets ont été renverſés.

MONDOR.

Je ne m'en plains pas, je ne veux que le bonheur de ma fille ; quelque choix qu'elle faſſe j'y ſouſcris d'avance, vous dites que ce choix tombe ſur vous : cela ſe peut ; mais juſqu'à préſent je n'y vois rien de poſitif.

LE MARQUIS.

Parbleu vous êtes bien difficile. Vous voulez me rendre indiſcret — cela me coûte — mais n'importe — vous l'exigez — il faut vous ſatisfaire.

MONDOR.

Voyons.

LE MARQUIS.

Ecoutez mon cher.

DUO.

LE MARQUIS.

L'autre jour ſous l'ombrage
De cet épais feuillage,
Elle promenait ces ennuis.
Tout doucement moi je la ſuis.
Là par le plus touchant langage
Je lui dépeins mon tendre feu,
Elle réſiſte un peu.

MONDOR.

Un peu !

LE MARQUIS.

Un peu — ſuivant l'uſage.
Je deviens plus preſſant,
Elle ſe rend.

MONDOR.

Elle ſe rend !

LE MARQUIS.

Elle ſe rend.
Ah ! cher Marquis ? . . . dit la petite ?

MONDOR.

Dit la petite !

LE MARQUIS.

Epargnez ma rougeur.
Voyez le trouble qui m'agite,
Et jugez de mon cœur.
Faut-il vous dire qu'on vous aime ?
(*à Mondor.*) Hé bien ?

MONDOR, *à part.*

Ma ſurpriſe eſt extrême.

LE MARQUIS.

Oui, cher Marquis ; oui je vous aime
(*à Mondor.*) C'eſt-il parler ?

MONDOR.

Oh ! tout au mieux.

LE MARQUIS.

Voilà pourtant ce que m'ont dit ſes yeux.

MONDOR.

Ses yeux !

LE MARQUIS.

Voilà ce que m'ont dit ſes yeux.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS. } Voilà ce que m'ont dit ſes yeux.
MONDOR. } Oh! parle encore pour les yeux.

MONDOR.

Ainſi tout ce que vous venez de me dire, vous le tenez.... de ſes yeux..... & de ſa bouche?... pas un mot?

LE MARQUIS.

Sa bouche! ſi donc. Pour s'exprimer ſe ſert-on de la bouche?

MONDOR.

Mais autrefois c'étoit aſſez la maniere.

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur, autrefois à la bonne heure, mais nous avons réformé tout cela, un regard, un coup d'œil nous ſuffit. Enfin venons au fait. J'aime votre fille; elle m'adore, je vous la demande en mariage, voyez ſi vous voulez faire ſon bonheur.

MONDOR.

Je ne veux que cela: & pour le faire avec plus de certitude, ſouffrez que j'aille apprendre de ſa bouche, la confirmation de ce que ſes yeux vous ont dit. Vous aurez ſa réponſe.

LE MARQUIS.

Je l'attendrai avec impatience, — mais ſans inquiétude.

MONDOR, *à la Fleur qui paroit.*

Bonjour la Fleur. (*il ſort.*)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Hé bien, Monsieur, vous avez fait la demande, ainsi, décidément vous voulez supplanter Philinte.

LE MARQUIS.

Oui, la Fleur, c'est un parti pris.

LA FLEUR.

En ce cas je le plains; car je le crois fort amoureux.

LE MARQUIS.

Oh! on pourra l'en dédommager. C'est une bonne pâte d'homme que Philinte.... je le connois depuis longtems. Ça feroit un excellent mari — J'ai envie de lui céder ma Comtesse Provençale.

LA FLEUR.

Qui? cette jeune Veuve que nous avons délaissée si inhumainement à Aix? La Comtesse de Belmont?

LE MARQUIS.

Oui elle-même; n'est-elle pas charmante? Ce garçon-là ne seroit il pas trop heureux....

LA FLEUR.

De réparer vos torts? Oh! sans doute. D'ailleurs la Comtesse, en quelque sorte, appartient de droit

à Philinte; puiſque c'eſt ſous ſon nom que vous avez fait la conquête. — Convenez, Monſieur, que c'étoit là une idée bien biſarre, bien..... bien digne de vous?

LE MARQUIS.

Que veux-tu, la Fleur, voulant parcourir une Province voiſine à la mienne, & où par conſéquent la chronique galante avoit rendu mon nom un peu trop fameux, j'ai trouvé plaiſant d'emprunter celui de Philinte, & de donner à ce pauvre diable la réputation d'un homme à bonnes fortunes.

LA FLEUR.

Il faut vous rendre juſtice. Oh! vous y avez réuſſi parfaitement. Comme on doit parler de lui en Provence, & ſans qu'il s'en doute. Au reſte ce n'eſt pas pour me vanter, mais René me doit une réputation qui ne le céde en rien à celle que vous avez donné à Philinte. Lorſque j'ai vu que vous aviez pris le nom du Maître, je me ſuis emparé de celui du Valet. Vous avez conté fleurette à la Comteſſe, & moi je n'ai pas perdu mon tems auprès de Marton. Ah! Monſieur, c'eſt une belle choſe que l'exemple.

LE MARQUIS.

Oui; voilà comme on ſe forme.

LA FLEUR.

Je vous imite encore aujourd'hui. Vous courtiſez Emilie, & moi Lizette. Mais, Monſieur, puiſ

que votre nom eſt ſi redoutable pour le beau ſexe, comment avez-vous oſé le porter ici ?

LE MARQUIS.

C'eſt qu'ici je ſuis connu. D'ailleurs ici j'ai des deſſeins ſérieux.

LA FLEUR.

Cependant vous aimiez bien la Comteſſe.

LE MARQUIS.

Ah ! je l'aime peut-être encore, mais les circonſtances.....

LA FLEUR.

Et vous aimez auſſi Emilie?

LE MARQUIS.

Non je l'epouſe, mais la voici.

SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens, MONDOR, ÉMILIE, LISETTE.

LE MARQUIS.

CHARMANTE Émilie, ſi je me ſuis confié à votre pere, ne m'accuſez point d'indiſcrétion. Que pouvions-nous craindre de lui? C'eſt un bon-homme.

MONDOR.

Vous me faites trop d'honneur.

ÉMILIE.

Je vous avoue, Monſieur, que votre démarche m'a étonnée. — Et je ne crois pas que ma conduite.....

MONDOR.

Allons, allons, ma fille, il n'eſt plus tems de feindre. Tu m'as déjà avoué que ton cœur eſt ſenſible. Il ne reſte plus qu'à nommer l'heureux mortel qui a ſçu te plaire.

EMILIE.

Mon Pere, qu'exigez-vous ?

LE MARQUIS.

De grace, Madame, ne ſuſpendez plus mon bonheur.

LA FLEUR, *à Liſette.*

Mon maître va être heureux, Mademoiſelle Liſette, ſera-t-il le ſeul ?

LISETTE.

Oh ! vous le ſerez autant que lui, Monſieur la Fleur, je vous le promets.

FINALE.

MONDOR.

Il faut parler,
Me révéler
Le ſecret de ton âme,
Sans te troubler.

TOUS, *excepté Émilie.*

MONDOR. Il faut m'ouvrir ton âme.
LES AUTRES. Parlez, parlez Madame,
Sans { te / vous } troubler.

ÉMILIE.

Comment parler,
Vous révéler
Le secret de mon âme,
Sans me troubler.

LES AUTRES.

Il faut, &c.
Parlez, parlez, Madame;
Sans { me / te / vous } troubler.

SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, RENÉ, *poussant* PHILINTE *sur la Scène. Ils restent un peu derriere les autres Acteurs.*

RENÉ, *à Philinte.*

IL faut parler,
Lui révéler
Le secret de votre âme,
Sans vous troubler.

LES AUTRES, *à Émilie.*

Parlez, parlez, Madame.

MONDOR.

Il faut m'ouvrir ton âme.

PHILINTE, ÉMILIE, *à part.*

Moi, d'éclarer ma flâme

TOUS.

ÉMILIE. PHILINTE. } Il faut / Comment } parler.

PHILINTE, ÉMILIE.

Hélas! hélas! que faut-il faire?

TOUS LES AUTRES.

Il faut parler enfin.

MONDOR.

Tu me connois. Je suis bon Pere;
De l'objet que ton cœur préfére,
Je te promets la main.

TOUS LES AUTRES.

Parlez, parlez, Madame.

MONDOR.

Il faut ouvrir ton âme.

ÉMILIE, PHILINTE.

Faut-il ouvrir mon ame.
Faut-il parler enfin.

EMILIE.

Hé bien, hé bien,
Celui que je préfére,
Vous le voyez en ce moment.

LE MARQUIS, *à Mondor.*

Vous le voyez. — La chose est claire.

MONDOR, *appercevant Philinte.*

Pas tant, pas tant, pas tant, pas tant.

ÉMILIE.

En lui tout m'intéresse,
Douceur, délicatesse;

Sa ſenſibilité,
Sa modeſtie & ſa timidité.

LE MARQUIS, *à Mondor.*

Sa modeſtie, & ſa timidité,
Vous le voyez, la choſe eſt claire.

MONDOR.

Pas trop, pas trop, en vérité.

ÉMILIE.

Mais malgré ſa timidité,
Doit-il encore ſe taire?

MONDOR, LISETTE, RENÉ, LA FLEUR.

Il ne doit plus ſe taire?

LE MARQUIS.

Laiſſez, laiſſez-moi faire,
Je vais la conſoler.

TOUS.

Il doit parler.

LE MARQUIS, PHILINTE.

Je vais parler.

LE MARQUIS, *ſe jettant aux pieds d'Émilie.*

Belle Émilie, Je vous aime,
J'en fais ſerment à vos genoux;
Oui je vous aime
Plus que moi-même ....

PHILINTE, *à genoux derriere le Marquis.*

Belle Émilie, — je — vous — aime.

ÉMILIE.

Philinte m'aime, Philinte m'aime,
Philinte eſt mon Epoux.

TOUS LES AUTRES.

Philinte eſt ſon Epoux.

MONDOR, ÉMILIE, LISETTE, RENÉ, PHILINTE.

Ah! quel { plaiſir / bonheur } extrême. ſuprême.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

Quel ſurpriſe extrême :
Comment c'eſt lui qu'on aime?

PHILINTE. Ah! quel bonheur ſuprême.
ÉMILIE. J'obtiens tout ce que j'aime.

ENSEMBLE.

Philinte eſt { mon / votre / ſon } Époux.

MONDOR.

Hé bien, Marquis, qu'en dites-vous?

LE MARQUIS.

Hé, mais, je ne ſaurois qu'y faire.

MONDOR.

Vous le voyez: la choſe eſt claire.

TOUS.

Philinte eſt { mon / ſon / votre } Époux.

(*Un valet de Mondor lui apporte une lettre & ſe retire.*)

MONDOR.

MONDOR.

Une Lettre.

(*Au Marquis.*)

Voulez-vous bien permettre.

(*Il regarde la signature.*)

La Comteſſe de Belmont!

LE MARQUIS, LA FLEUR.

La Comteſſe de Belmont!

Ciel!

MONDOR.

Je ne connois pas ce nom.

LA FLEUR, *à part au Marquis.*

Vous le connoiſſez bien.

LE MARQUIS.

Paix donc.

LA FLEUR, *de même.*

C'eſt la Comteſſe.....

LE MARQUIS.

Paix, paix donc.

MONDOR, *regardant la date de la Lettre.*

Elle écrit de Provence.

LA FLEUR, *de même.*

Entendez-vous?

LE MARQUIS.

Paix donc, ſilence.

MONDOR.

Qu'ai-je vu ! — Qui l'eût dit !

TOUS LES AUTRES.

Voyez comme il se trouble.
Quel est donc cet écrit ?

MONDOR.

J'en suis tout interdit.

LES AUTRES.

Son embarras redouble ;
Quel est donc cet écrit ?

MONDOR.

Que je te plains, pauvre Emilie !

EMILIE, PHILINTE.

Vous { me / la } plaignez ; expliquez-vous.
Expliquez-vous, je vous en prie.

MONDOR.

Ecoutez tous, écoutez tous.
(*Mondor lit.*)
J'ai sçu que dans votre famille
Vous recevez un suborneur ;
Veillez, veillez sur votre fille,
Sur son bonheur, sur son honneur.
Puisse le chagrin que j'endure,
Servir au moins d'exemple à vous !
Philinte, — perfide, — parjure ;
Philinte, hélas ! est mon Epoux.

Etonnement général.

LA FLEUR, *à part au Marquis.*

Philinte eſt ſon Epoux!

Entendez-vous, entendez-vous?

LE MARQUIS.

Paix donc.

TOUS.

Philinte eſt ſon époux.

Philinte, perfide! parjure!

Qu'ai-je enteudu?... Ah! qui l'eût dit?

Voyez comme il ſe trouble.

PHILINTE. { Il eſt } tout interdit.
RENÉ. { J'en ſuis }

Son embarras redouble,

Ah! qui l'eût dit?

PHILINTE.

Ecoutez-moi, belle Emilie.

EMILIE, MONDOR.

Eloignez-vous, éloignez-vous.

PHILINTE.

D'une autre je ſerois l'Epoux!

Ah! plutôt je perdrois la vie;

Ecoutez-moi, belle Emilie.

MONDOR, EMILIE.

Ma fille ne doit } plus vous voir.
Non, non, je ne dois }

LE MARQUIS, *à part.*

Je ſens renaître mon eſpoir.

PHILINTE.

O déſeſpoir! ô déſeſpoir!

ENSEMBLE.

MONDOR.

Ma fille ne doit plus vous voir.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

Quel doux eſpoir ! quel doux eſpoir !

LES AUTRES.

Quel déſeſpoir ! quel déſeſpoir !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, *seule.*

En vérité, je crois rêver. — Philinte, coupable d'une trahiſon pareille. — Non, — je ne le conçois pas encore. J'avois jugé du maître par le valet; & René paroît un ſi honnête homme! Mais je vois qu'il ne faut plus jurer de perſonne.

ARIETTE.

Ah! dans le ſiècle où nous ſommes,
Comment ſe fier aux hommes?
Il n'eſt plus de loyauté,
Bonne-foi, ni probité,
Tout eſt ruſe & fauſſeté.
Et toujours les plus coupables
Sont, hélas! les plus aimables.
C'eſt dommage, en vérité.

SCÈNE II.

LISETTE, RENÉ.

LISETTE.

VOILA René qui vient. Eſt-il poſſible qu'il ſoit auſſi de ceux-là? Je ne puis me le perſuader.

RENÉ.

Ce pauvre garçon ſe déſole. Ah! quels gens!

LISETTE.

Vous paroiſſez bien affligé, Monſieur René.

RENÉ

Indigné, Mademoiſelle; voilà tout.

LISETTE.

Indigné! Et de quoi?

RENÉ

De quoi! de voir triompher ici la calomnie: de voir le plus honnête homme du monde renvoyé honteuſement ſur le prétexte frivole d'une Lettre controuvée, ſignée du nom d'une femme, qui, ſans doute, n'a jamais exiſté. Voilà, Mademoiſelle, ce qui m'indigne.

LISETTE.

Y a-t-il long-tems que vous ſervez Philinte?

RENÉ.

Je l'ai vu naître.... & jamais je ne le quitterai.

LISETTE.

Quoi! jamais!

RENÉ.

Non. Jamais, Mademoiſelle, quelque choſe qui puiſſe m'en coûter.

LISETTE, *regardant René.*

J'avois juré de vivre toujours auprès de ma maîtreſſe.... & je vois qu'il pourroit bien m'en coûter auſſi.

Pauſe pendant laquelle René & Liſette ſe regardent en ſoupirant.

LISETTE.

Parlons de Philinte. L'avez-vous accompagné dans ce voyage en Provence?

RENÉ.

Quel voyage? De ſa vie il n'y a été.

LISETTE.

Il eſt donc innocent.... là.... tout-à-fait?

RENÉ.

Quoi! vous auſſi, vous en doutez!

LISETTE.

Me l'aſſurez-vous?

RENÉ.

Oui, Mademoiſelle; j'en réponds comme de moi-même.

LISETTE.

Hé bien.... je n'en doute plus; mais qu'il ſe juſtifie aux yeux d'Emilie, & ſur-tout de ſon père. On veut la marier au Marquis: dans ſon dépit, elle y a preſque conſentie. Le tems preſſe. Le Marquis triomphe.

RENÉ.

Et Monſieur la Fleur auſſi, ſans doute. Patience. Ce triomphe ne ſera pas d'une longue durée. Nous avons écrit dans le pays de cette prétendue Comteſſe de Belmont: nous n'attendons que la réponſe pour triompher à notre tour; mais du moins qu'Emilie ſuſpende ſon choix juſqu'à ce moment-là.

LISETTE.

Oh! je ferai tant que je l'y engagerai. Que de plaiſir j'aurai alors! Non-ſeulement par attachement pour Emilie, mais auſſi.... parce que j'avois eu une certaine idée....

RENÉ.

J'avois formé dans ma tête un certain arrangement....

LISETTE.

Ah! Monſieur René!

RENÉ.

Ah! Mademoiſelle Liſette!

DUO.

RENÉ.

J'aime Philinte tendrement.

LISETTE.

Ah! comme j'aime ma maitreſſe!

RENÉ.

Et cependant....

LISETTE.

Et cependant....

RENÉ.

En ce moment....

LISETTE.

En ce moment....

ENSEMBLE.

Il eſt un autre ſentiment
Qui m'intéreſſe.

RENÉ.

Je ne ſuis pas galant.
Je n'ai pas le talent
De plaire & de ſéduire.

LISETTE.

Cela vous plaît à dire.
Sans le vouloir
On peut l'avoir;
Sans s'en douter on peut ſéduire.

RENÉ.

Vous le croyez?

LISETTE.

Oui, je le crois.

(*A part.*)

Et je le ſens, & je le vois.

RENÉ.

J'aime mon maître avec tendreſſe.

LISETTE.

Ah ! comme j'aime ma maitreſſe !

Mon ſort ſuivra le ſien.

RENÉ.

Mon ſort ſuivra le ſien.

Hé bien . . .

LISETTE.

Hé bien ?

RENÉ.

Si l'hymen les raſſemble,

En formant un double lien,

Nous pourrions vivre tous enſemble.

LISETTE.

En formant un double lien !

RENÉ.

Vous m'entendez ?

LISETTE.

Oui, j'entends bien.

RENÉ, *avec émotion.*

Nous pourrions vivre tous enſemble.

LISETTE, *tendrement.*

Enſemble !

RENÉ, *de même.*

Enſemble!

LISETTE, *après une pauſe.*

Il faut, il faut les rendre heureux.

RENÉ.

Il faut combler leurs vœux.

ENSEMBLE.

Il faut les rendre heureux.
Il faut les rendre heureux.

RENÉ.

Ah! Mademoiſelle Liſette, que vous êtes aimable! Si Emilie & mon Maître pouvoient ſe parler comme nous, ils ſeroient bientôt d'accord auſſi.

LISETTE.

Oh! je le crois; ils en ont tous deux ſi bonne envie.

RENÉ.

C'eſt donc à nous à la ſeconder. Il faut venir au ſecours de Philinte; car ce pauvre garçon eſt d'une timidité, d'une modeſtie dont il n'a jamais pu ſe guérir.... pas même à Paris.

LISETTE.

C'eſt ſingulier!

RENÉ.

Oui; ſans moi il ne ſe ſeroit pas déclaré ce matin. Jugez dans quel état il doit être à préſent; mais

pour le consoler, dites-moi, ne pourrions-nous pas lui ménager un entretien avec votre maîtresse ?

LISETTE.

Je ne demanderois pas mieux ; mais c'est difficile. Le père d'Emilie lui a défendu absolument de voir Philinte : elle ne pourroit sortir du Château sans lui donner des soupçons.... Cependant, il me vient une idée. Ecoutez, conduisez Philinte ici ; moi, j'engagerai ma maîtresse à saisir un moment favorable pour venir sur le balcon ; & si la crainte d'être entendus ne leur permet pas de se parler, du moins pourront-ils se voir, & c'est toujours quelque chose.

RENÉ.

Oh ! beaucoup !

LISETTE.

Le langage des yeux est souvent expressif, Monsieur René.

RENÉ.

Je le vois bien, Mademoiselle Lisette : ah ! vous m'enchantez ; & si je n'avois le cœur si plein, je vous dirois.... Mais voici ses gens qui arrivent.... Adieu, adieu, Mademoiselle Lisette ; je cours donner cette bonne nouvelle à mon maître. (*Il part.*)

LISETTE, *seule.*

Ah! c'eſt un honnête homme, j'en ſuis ſûre. Allons engager ma maitreſſe..... à ſuivre ſes inclinations.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LA FLEUR, LISETTE.

LA FLEUR.

AH! vous voilà, ma toute adorable. (*Liſette le ſalue froidement & rentre.*) Hem.... on diroit que nous ſommes déja mariés. — Mais, qu'avez-vous donc, Monſieur? Lorſque tout va au gré de vos deſirs, vous êtes triſte & rêveur!

LE MARQUIS.

Je ſuis piqué, piqué au vif contre la petite Financière. Avoir voulu préférer un Philinte à moi! Il faut que je ſois réſervé pour les choſes extraordinaires.

LA FLEUR.

La petite perſonne a bleſſé votre amour-propre, j'en conviens. Mais en l'épouſant, vous vous en vengerez de reſte. Enfin, grace à l'équivoque de la lettre de la Comteſſe, Philinte eſt congédié. Il

s'eſt réfugié chez le Fermier du Château, en attendant qu'il ait tout-à-fait plié bagage. Dès aujourd'hui nous en ſerons débarraſſé.

LE MARQUIS.

Mais il a été préféré.

LA FLEUR.

Eh! que vous importe? Au lieu de devoir la main d'Emilie à l'amour, vous la devrez au dépit; & cela revient au même.

LE MARQUIS.

Ah! ſi je n'avois pas promis de l'épouſer, je te jure que je la planterois là.

LA FLEUR.

Vous l'avez promis! Et à qui?

LE MARQUIS.

A mes Créanciers.

LA FLEUR.

Motif de plus pour conclure. Croyez-moi, Monſieur, profitons du moment, crainte d'une découverte.

LE MARQUIS.

Le maraud a raiſon. Oui, il faut terminer. Dès demain je l'épouſe. — Mais, que vois-je? une voiture qui s'arrête à la porte du Parc! des femmes qui en deſcendent! parbleu, tant mieux.

LA FLEUR.

Oui, tant mieux pour nous, & tant pis pour elles.

LE MARQUIS.

Elles s'approchent. — Quelle reſſemblance ! — Me trompois-je ! Se peut-il? — C'eſt elle-même.

LA FLEUR.

Ah ! Ciel ! c'eſt la Comteſſe de Belmont en perſonne. — Et Marton auſſi. Nous ſommes perdus.

LE MARQUIS.

Quel parti prendre ?

LA FLEUR.

Sauvons-nous.

LE MARQUIS.

Où aller ?

LA FLEUE.

Vîte, décampons.

LE MARQUIS.

Ah! comment ſortir de ce nouvel embarras?

(*Ils ſe ſauvent.*)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, MARTON.

LA COMTESSE.

JE le verrai enfin, ce perfide Philinte.

MARTON.

Je le verrai cet infâme René!

LA COMTESSE.

Que de plaiſir j'aurai à le confondre!

MARTON.

Que de plaiſir j'aurai à lui arracher les yeux.

LA COMTESSE.

Va dire à la Demoiſelle du Château que je deſire lui parler. (*Marton ſort.*)

RÉCITATIF.

Voici donc le ſéjour funeſte
Où cet ingrat que j'adorois,
Que je déteſte,
Prétend jouir de ſes forfaits:
Non, non, parjure, en vain ton cœur l'eſpère.
Mais... quelle idée, ah Ciel! vient m'attendrir!
Hélas! ce lieu tranquille & ſolitaire
Me rappelle un ſouvenir.
Ce fut dans un ſemblable aſyle
Que mon âme trop tendre & facile,

Se

Se livrant aux plus doux ſentimens,
De Philinte reçut les ſermens.

AIR.

Plus de tendreſſe ;
Plus de foibleſſe ;
L'ingrat a pu changer ;
Il me délaiſſe.
Je ne dois plus ſonger
Qu'à me venger.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, EMILIE, LISETTE, MARTON.

MARTON, *à Emilie.*

MADAME, voilà ma maitreſſe.

LA COMTESSE.

Vous êtes ſans doute étonnée de cette viſite, Mademoiſelle ; mais vous devez avoir vu une lettre de moi....

EMILIE.

Oui, Madame, je ne l'ai que trop vue.

LA COMTESSE.

J'ai penſé que l'écrit d'une perſonne qui vous étoit inconnue pouvoit vous être ſuſpect ; & malgré

la distance qui nous séparoit, j'ai voulu voler moi-même à votre secours. J'ai voulu à la fois vous sauver du danger qui vous menaçoit, & confondre le perfide qui m'a trahi.

EMILIE.

Que Philinte est coupable !

LA COMTESSE.

Et qu'il est dangereux ! Je ne prétends pas excuser ma foiblesse ; mais lorsque j'eus le malheur de le connoître, j'étois seule, sans guide, privée des conseils d'un oncle respectable, que son état avoit appellé ailleurs....

MARTON.

Un Commandeur de Malte, Madame ; ah ! quand il reviendra de son voyage & qu'il saura tout ceci, M. Philinte n'aura pas beau jeu. C'est un terrible homme que le Commandeur.

LA COMTESSE.

Peut-être, hélas ! est-il déja de retour... instruit de ma fuite.... de ma honte....

LISETTE.

Mais c'est de René sur-tout que je ne reviens pas.

MARTON.

René ! je vous dis qu'il est encore plus faux, plus fourbe que son maître.

LISETTE.

En ce cas, j'en ai été bien la dupe.

MARTON.

Allez, allez, Mademoiselle, je l'ai été bien davantage.

EMILIE.

Venez, Madame, venez vous reposer dans le Château.

LA COMTESSE.

Ah! le repos n'est plus fait pour moi.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS ET LA FLEUR *paroissent au fond du Théâtre.*

LA FLEUR, *bas au Marquis.*

LES voilà encore.

LE MARQUIS.

Paix.

SEXTUOR.

LA COMTESSE.

Ah! d'une Amante abandonnée
Plaignez, plaignez le triste sort.

EMILIE.

Ah! d'une Amante infortunée
Je connois trop le triste sort.

LA COMTESSE.

Abandonnée.

EMILIE.

Infortunée.

LA COMTESSE.

Je ne desire que la mort.

EMILIE.

Je ne desire que la mort.

MARTON.

Je suis de même abandonnée.

LISETTE.

Je suis de même infortunée.

MARTON.

Mais pour la mort, oh, c'est trop fort.

LISETTE.

Oui, oui, la mort, c'est un peu fort.

MARTON, LISETTE.

Oui, oui, la mort, c'est un peu fort.

LE MARQUIS.

Que la Comtesse est ravissante!
Dans sa douleur qu'elle est touchante!

LA FLEUR.

Marton est bien ébiouissante!

LE MARQUIS, LA FLEUR.

Elle m'enchante, elle m'enchante.

LA COMTESSE.

Le séducteur!

EMILIE.

Le ſuborneur !

MARTON, LISETTE.

Ah ! le trompeur !

LE MARQUIS, LA FLEUR.

Elle eſt charmante, elle eſt charmante.

LES QUATRE FEMMES.

ENSEMBLE.

Hélas ! hélas ! ce foible cœur
L'adore encor pour mon malheur.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

Ah ! dans mon cœur
Je ſens renaître mon ardeur.

A demi-voix.

Mon cœur palpite ;
Comme il s'agite !
Palpite,
S'agite.

MARTON, LISETTE.

Toujours à demi-voix.

Que veut dire cela ?
Je le ſens là, là, là, là, là, là.

TOUS ENSEMBLE.

Comme il palpite !
Comme il s'agite !
Palpite,
S'agite.

MARTON.

René.

LA COMTESSE, EMILIE.

Philinte.

LISETTE.

Le trompeur !

Les Femmes.

Tous *fort.* { Je l'aime encor pour mon malheur.
Les Hommes.
Je ſens renaître mon ardeur.

(*Elles ſortent.*)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS, *avec tranſport.*

ADORABLE Comteſſe!

LA FLEUR.

Incomparable Marton!

LE MARQUIS.

Les voilà donc rentrées dans le Château.

LA FLEUR.

Oui, & nous en voilà expulſés; car tant qu'elles y reſteront, comment y mettre les pieds?

LE MARQUIS.

Jamais la Comteſſe ne m'a paru ſi belle. As-tu vu, as-tu remarqué comme ſa douleur la rend intéreſſante?

LA FLEUR.

Oui, ſon déſeſpoir lui ſied à merveille, & à Marton auſſi; c'eſt à nous cependant qu'elles en

ont l'obligation.... & elles ſe plaignent, les petites ingrates !

LE MARQUIS.

Ah ! ſi je m'en croyois, elles ne ſe plaindroient plus.

LA FLEUR.

Si j'écoutois mon cœur, Marton ſeroit conſolée.

LE MARQUIS.

Tout, tout me rappelle vers la Comteſſe.

LA FLEUR.

Tout me précipite vers Marton.

LE MARQUIS.

La tendreſſe, la beauté, la naiſſance....

LA FLEUR.

Et la néceſſité, car c'eſt le ſeul parti qu'il nous reſte; Emilie & Liſette ne ſont plus pour nous. Cette mépriſe de noms ne ſauroit continuer. La Comteſſe & Marton vont demander à voir leurs perfides Amans. Si nous paroiſſons, néceſſairement tout ſe découvre ; ſi nous nous cachons, Philinte & René ſont encore dans le voiſinage, on les fera venir. Alors, confrontation, étonnement, explication, intrigue débrouillée, & pièce finie.

LE MARQUIS.

Que faire, que devenir !

LA FLEUR.

Croyez-moi, reprenons nos premiers nœuds.

LE MARQUIS.

C'eſt bien commun.

LA FLEUR.

Ah! Monſieur, il eſt ſi beau de réparer ſes torts.

LE MARQUIS.

Mais, boureau, pour les réparer, il faudroit les avouer. N'en conçois-tu pas la honte, l'humiliation? Quoi! ſervir de fable, de riſée à ce Financier, à ſa fille.... à Philinte! Ah! la ſeule idee m'en eſt inſupportable!

LA FLEUR.

Il eſt vrai; nous ne ſaurions devenir honnêtes gens ſans nous donner un ridicule, & c'eſt dur.... d'ailleurs, la dot d'Emilie eſt ſi intéreſſante.... Mais les obſtacles....

LE MARQUIS, *avec vivacité.*

Ah! ce ſont ces obſtacles qui m'irritent; ſi je pouvois les vaincre!

LA FLEUR.

Ce ſeroit bien glorieux, j'en conviens; cela vous feroit un honneur infini dans le monde,

LE MARQUIS.

N'y auroit-il pas quelque moyen.... quelque reſſource....

LA FLEUR, *effrayé.*

Chut, on vient.... C'eſt peut-être la Comteſſe, ſauvons-nous; non, c'eſt M. Mondor.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MONDOR.

MONDOR.

AIR.

JE vais vous dire une nouvelle;
Oh! vous en ſerez bien content.
Pour ſuivre un Amant infidèle,
Une Comteſſe, jeune & belle,
Vient d'arriver en ce moment;
De Philinte c'eſt la maitreſſe:
Il va la voir, il va la voir;
Jugez, pour lui quel déſeſpoir!
Pour vous, Marquis, quelle allégreſſe!
Car vous ſerez préſent.

LE MARQUIS.

Préſent!

MONDOR.

Je vous en fais mon compliment.
Sincèrement, ſincèrement.

LE MARQUIS.

Se peut-il ?

LA FLEUR.

Eſt-il poſſible ?

MONDOR.

Je viens, vous dis-je, de lui parler en ce moment ; elle m'a conté en deux mots ſa triſte aventure.... elle a été trompée d'une manière.... Moi, je ne ſuis pas pédant.... dans mon tems, j'ai fait des fredaines auſſi... mais, ma foi, celle-ci eſt trop forte... Il faut, mon ami, que ſon ſéducteur ſoit un bien mauvais ſujet.

LA FLEUR.

Oh ! cela va ſans dire.

(*Le Marquis le regarde.*)

MONDOR.

Et le Valet ! Ah ! quel coquin ! Oh, pour celui-là, je ſerois preſque tenté à le faire périr ſous le bâton.

LE MARQUIS.

Et vous ne feriez pas mal.

(*La Fleur fait une révérence au Marquis.*)

MONDOR.

Hé bien, le diriez-vous ! ma fille & Liſette ont encore des doutes ?

LE MARQUIS.

Des doutes ! Et sur quoi fondés ?

MONDOR.

Que sais-je ? Sur le caractère apparent de Philinte & de René ; elles voudroient se persuader que ces deux noms se soient rencontrés en deux autres personnes, qu'il y ait un autre Philinte, ayant pour Valet un autre René.

LE MARQUIS.

Cela est-il croyable !

MONDOR.

Non, sûrement ; d'ailleurs tout va être éclairci.

LE MARQUIS.

Mais, que faut-il de plus ?

MONDOR.

Écoutez-moi. Je vous regarde comme mon gendre, & je ne veux vous rien cacher. Cette étourdie de Lisette, à l'instigation de René, & à l'insçu d'Emilie & de moi, a eu la foiblesse de promettre qu'elle engageroit sa maitresse à venir sur le balcon, pour entendre la prétendue justification de Philinte. Ma fille, par trop de bonté d'âme, y a consentie ; mais ne vous en allarmez pas, dès qu'elle a sçue l'arrivée de la Comtesse, elle m'a tout avoué.

Or, voici notre projet : le rendez-vous aura lieu ; nous autres, nous nous cacherons dans ce berceau ; Philinte, qui ne se doute de rien, ne manquera pas de venir ; Emilie, si-tôt qu'il paroîtra, en fera avertir la Comtesse ; alors, pour mieux le confondre, nous nous découvrirons, on l'accablera de reproche, de honte & de mépris, & on lui donnera son congé sans retour.... Eh bien, comment trouvez-vous mon idée ?

LE MARQUIS, *avec vivacité.*

Je la trouve admirable.... (*A part à la Fleur.*) & j'espère en profiter.... Mais voilà Philinte ! Vîte, cachons-nous. (*Ils se cachent dans le berceau.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, RENÉ, PHILINTE.

RENÉ.

APPROCHONS-NOUS tout doucement.

PHILINTE.

Ah ! quel moment ! ah ! quel moment.

RENÉ.

Tout est dans le silence.

PHILINTE.

Je tremble, je balance.

RENÉ.

Que craignez-vous ? que craignez-vous ?

PHILINTE.

Ah ! je redoute ſon courroux.
A peine je reſpire.
Je ne ſçaurai que dire.
Ah ! je redoute ſon courroux.

RENÉ.

L'Amour ſçaura parler pour vous.

(*Emilie & Liſette paroiſſent ſur le balcon.*)

LISETTE.

St, ſt, ſt, René.

EMILIE.

Philinte.

RENÉ.

Approchons-nous tout doucement.

PHILINTE.

Ah ! quel moment ! Ah ! quel moment

EMILIE.

Répondez-moi ſans feinte,
Sincèrement.

PHILINTE.

Vous répondre ſans feinte ;
Sincèrement.
Ah ! peut-on répondre autrement ?

EMILIE.

N'êtes-vous point parjure ?

PHILINTE.

Qui? moi! qui ? moi! parjure !
Mon ame eſt innocente & pure.

RENÉ.

Son cœur eſt vrai comme le mien.

LISETTE.

Je le crois bien, je le crois bien.

EMILIE.

N'abuſez pas de ma tendreſſe.

LISETTE.

Allons avertir la Comteſſe.
Mais la voici. Venez, venez.

(*La Comteſſe & Marton paroiſſent ſur le balcon. Mondor, le Marquis & la Fleur ſortent du berceau.*)

EMILIE, LISETTE, *avec rapidité.*

Voyez, voyez ;
Eſt-ce bien lui ?

LE MARQUIS, LA FLEUR, *à part.*

Riſquons le ſtratagême.

LA COMTESSE, MARTON.

C'eſt lui, c'eſt lui, c'eſt lui, lui-même.

TOUS, *excepté Philinte & René.*

C'eſt lui, c'eſt lui, c'eſt lui, c'eſt lui, c'eſt lui, lui-même.

LA COMTESSE, MARTON.

Le ſéducteur !

EMILIE, LISETTE.

Le ſuborneur !

LA COMTESSE.

Philinte coupable !

MARTON

René miſérable !

TOUS ENSEMBLE,

(*Excepté Philinte & René qui reſtent ſtupéfaits & interdits.*)

LA COMTESSE, EMILIE, MONDOR.

Coupable, coupable, coupable, coupable.
Fuyez loin de ces lieux.

MARTON, LISETTE.

Miſérable, miſérable, miſérable.
Fuyez loin de ces lieux.

LA COMTESSE, EMILIE, MONDOR.

Coupable, &c.
Puyez loin de nos yeux.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

C'eſt admirable ;
C'eſt impayable, &c.
On prend le change au mieux.

(*Les quatre Femmes ferment les jalouſies du balcon avec fureur. Mondor entre indigné dans le Château.*)

PHILINTE.

Quel ſort m'accable,
M'accable, m'accable.

RENÉ.

Mais c'eſt le diable ;
Le diable, le diable.

Fuyons loin de ces lieux. (*Ils ſortent.*)

LE MARQUIS, LA FLEUR.

C'eſt impayable !
Tromper ainſi les yeux !
Sort favorable,
C'eſt nous ſervir au mieux.

(*Ils ſortent.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FLEUR, *seul.*

IL faut convenir que nous sommes bien sortis de ce dernier embarras. Comme on a pris le change ! Comme Philinte & René sont restés stupéfaits ! Anéantis après le bel accueil qu'ils ont reçu, ils ne feront pas tentés, je crois, de revenir de si-tôt. Oh ! non, je ne les crains plus : mais Emilie & son père, que vont-ils penser de l'absence du Marquis & de moi ? Ils ne sçavent pas qu'elle est indispensable, puisque la Comtesse & Marton sont encore dans le Château ! Si elles s'avisoient d'y coucher, & de nous faire passer la nuit à la belle étoile : oh, ce seroit trop indiscret ! Voilà, cependant, quoi à nous sommes souvent exposés, nous autres gens à bonnes fortunes. Ma

foi, je ſuis las du métier, & ſi j'épouſe Liſette, j'y renonce.

ARIETTE.

Oui, c'en eſt fait, je ne veux plus ſéduire,
Je ne veux plus ſéduire:
Pour triompher ſous tes drapeaux,
Amour, choiſis d'autres héros.
Je me retire,
J'ai fini mes travaux.

D'un ſexe aimable & tendre,
Aſſez longtems
J'ai cauſé les tourmens.
Que de larmes j'ai fait répandre!
Ah! que j'ai trahi de ſermens!
Les pauvres créatures!
Je crois entendre leurs murmures,
Et leurs ſoupirs & leurs gémiſſemens.

(*Il contrefait avec caricature les geſtes d'une Amante délaiſſée.*)

Cruel, tu me délaiſſes!
Après tant de promeſſes,
Peux-tu m'abandonner, hélas!
Ingrat, tu veux donc mon trépas?
Mais ſi je meurs, de l'infernale rive
Mon ombre triſte & fugitive
Viendra te glacer de terreurs,
Te reprocher mon deshonneur.

Cruel la Fleur ! cruel la Fleur !
Ah ! ah ! ah ! cela fend le cœur.

Je ne veux plus ſéduire.
Amour, choiſis d'autres héros.
Je me retire,
J'ai fini mes travaux.

Mais je vois venir du monde... des étrangers... obſervons.

SCÈNE II.

LE COMMANDEUR, UN VALET.

LE COMMANDEUR.

VOICI donc le Château. — Écoute, retourne à l'auberge ; prends mes piſtolets, & attens-moi là, à la grille du Parc. — (*Le Valet part.*) Monſieur Philinte... nous vous verrons de près. — Mais cette nièce, cette chère nièce, que ſera-t-elle devenue ? Après tant de voyages, j'accours pour l'embraſſer, & j'apprends à la fois ſa foibleſſe & ſa fuite. Elle aura, ſans doute, craint mon reſſentiment. — Oh ! morbleu ! je ne l'en tiens pas quitte encore. — Je ſçaurai la retrouver. — Mais

commençons toujours par notre homme à bonnes fortunes. — (*Voyant La Fleur.*) Quel eſt ce viſage? Çà doit être de la maiſon: il faut l'interroger.

LA FLEUR.

Je n'ai pu rien entendre.... Je voudrois l'aborder; mais il a une certaine mine rébarbative....

LE COMMANDEUR.

Approchez, l'ami; dites-moi, êtes vous d'ici?

LA FLEUR.

Oui, Monſieur, pour vous rendre mes devoirs.

LE COMMANDEUR.

Vous connoîtrez donc un certain Philinte qui y demeure depuis quelque tems.

LA FLEUR.

Si je le connois! Aſſurément, Monſieur, je dois le connoître.

LE COMMANDEUR.

Vous êtes peut-être à lui.

LA FLEUR.

A lui! — (*A part.*) Feignons; & pour cauſe. Oui, Monſieur, j'ai l'honneur d'être à ſon ſervice.

LE COMMANDEUR.

Je m'en ſuis douté à votre mine.

LA FLEUR.

Monſieur ſeroit-il des amis de mon Maître?

LE COMMANDEUR.

Oh! infiniment : il n'en a pas de meilleur.

LA FLEUR.

Nous avons encore ici un fort aimable Seigneur, le Marquis de Verſac. Monſieur le connoît peut-être.

LE COMMANDEUR.

Pas perſonnellement, mais beaucoup de réputation. — Écoutez, j'ai quelque choſe de très-important à communiquer à Philinte. Mais ſans que perſonne le ſçache.

LA FLEUR.

Quelque choſe de très-important, Monſieur! Seroit-ce, par haſard, quelque choſe de relatif au voyage qu'on l'accuſe d'avoir fait en Provence?

LE COMMANDEUR.

Préciſément. — (*A part.*) Le coquin eſt au fait.

LA FLEUR, *à part.*

Cet homme ſçait tout. Vous verrez qu'il arrive exprès pour juſtifier Philinte & nous découvrir. — Oſerois-je vous demander, Monſieur....

LE COMMANDEUR.

Tenez, ce billet expliquera tout. Donnez-le à Philinte, & dites-lui que je l'attends avec impatience. Il me trouvera là-bas sous ces arbres. — Adieu, soyez exact. — Je compte sur vous.

(*Il sort.*)

LA FLEUR.

Oh! Monsieur, vous pouvez compter sur mon exactitude.... & sur ma discrétion. (*Il décachete la lettre.*) Mais voici fort à propos le Marquis.

SCÈNE III.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

HÉ bien! la Comtesse est-elle partie?

LA FLEUR.

Non, pas encore. Cela vous impatiente.

LE MARQUIS.

Ah! si je m'en croyois, je la suivrois.... Et je l'abandonne! & pour qui! pour une petite bourgeoise qui m'a dédaigné, qui ne consent à

m'épouſer que par dépit.... Ah! pour l'en punir, je ſerois preſque tenté de la céder à ſon Philinte.

LA FLEUR.

Philinte pourroit bien vous en éviter la peine. Nos embarras ne ſont pas encore finis. Un ami de Philinte vient d'arriver ici avec des preuves de ſon innocence.

LE MARQUIS.

Que dis-tu?

LA FLEUR.

Tenez, liſez ce billet, & rendez grace au Ciel de vous avoir donné un Valet comme moi.

LE MARQUIS.

Voyons. (*Il lit.*) « Je me nomme le Comman-» deur de Fierville. Je ſuis Oncle de la Comteſſe » de Belmont. Cela doit vous ſuffire. Je vous at-» tends à l'entrée du Parc. J'aurai des piſtolets pour » tous les deux ».

LA FLEUR.

Des piſtolets! Miſéricorde! Vîte, Monſieur, rendez-moi cette maudite Lettre, & que je l'envoye à ſa véritable adreſſe. Elle eſt pour Philinte: il y répondra comme il pourra.

LE MARQUIS.

Non. C'eſt moi qui l'ai reçue; c'eſt à moi d'y répondre.

LA FLEUR.

Eh ! que prétendez-vous faire ?

LE MARQUIS.

Mon devoir.

LA FLEUR.

Quoi ! vous iriez....

LE MARQUIS.

Paix : c'eſt là qu'on m'attend ; reſte ici, & ne t'aviſe pas de me ſuivre, ou redoute ma colère.

(*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

LA FLEUR, *ſeul.*

OH ! ſur cet article vous pouvez être tranquile. Battez-vous tant que vous voudrez ; je ne m'en mêle pas. Moi, être témoin d'un combat ! & d'un combat au piſtolet ! où une balle mal-à-droite dirigée contre le maître, pourroit très-bien attraper le valet ! Oh ! je ne ſuis pas ſi dupe, moi. J'aime à vivre.

SCÈNE V.

RENÉ *arrive derrière la Fleur, & lui frappe sur l'épaule.*

DUO.

RENÉ.

SERVITEUR à Monsieur la Fleur.
Serviteur à Monsieur la Fleur.

LA FLEUR.

Vous me faites beaucoup d'honneur.
Assurément beaucoup d'honneur.

RENÉ.

Enfin, au gré de votre envie,
Vous allez serrer de beaux nœuds :
Le Marquis épouse Emilie,
Lisette va vous rendre heureux ;
J'en ai vraiment l'ame ravie.
Serviteur à Monsieur la Fleur.
Serviteur à Monsieur la Fleur.

LA FLEUR.

Vous me faites beaucoup d'honneur.
Assurément beaucoup d'honneur.

RENÉ.

Mais sans troubler votre amoureux délire ;

Philinte auroit un petit mot à dire
A Monſieur le Marquis,
Il l'attendra ſous ces taillis,
Avec impatience.
Je vous le dis en confidence,
Oh! c'eſt un rien.
Là (*), vous m'entendez bien.

LA FLEUR.

Très-bien.

RENÉ.

De plus, pour couronner l'ouvrage,
Si j'avois l'avantage
D'y trouver Mons la Fleur encor,
Nous pourrions faire un quatuor.
Ce ſeroit à merveilles,
Vous l'entendrez,
Vous y viendrez,
Avec vos deux oreilles.
Oh! c'eſt un rien.
Là (**), vous comprenez bien.

LA FLEUR.

Très-bien.

RENÉ.

Avec vos deux oreilles.

(*) *Il fait le geſte d'un homme qui ſe bat à l'épée.*

(**) *Il fait le geſte de couper les oreilles à la Fleur.*

Serviteur à Monſieur la Fleur,
Serviteur à Monſieur la Fleur.

LA FLEUR.

Vous me faites beaucoup d'honneur,
Aſſurément, beaucoup d'honneur.

SCÈNE VI.

LA FLEUR, *ſeul.*

OUF! Il ne nous manquoit plus que cela. Mademoiſelle Liſette, vous êtes bien aimable; mais je renoncerai à toutes les Liſettes du monde, plutôt que d'avoir affaire à un auſſi mauvais plaiſant que ce René. Mais, je connois le Marquis. Il ſeroit aſſez fou pour accepter encore ce rendez-vous-ci, à moins que le Commandeur n'y mette ordre. — Le voilà bien payé de ſes charmantes perfidies. S'il échappe au piſtolet, on l'attend à l'épée. — Eh! du moins y a-t-il de la variété. — C'eſt toujours quelque choſe. — Mais que ſera-t-il devenu? Je meurs d'envie de le ſavoir. — La curioſité m'attire d'un côté; la frayeur me retient de l'autre. — (*) J'ai entendu un coup. Ah! comme je trem-

(*) *On entend un coup de piſtolet.*

ble. — (*) Encore un autre ! — Voilà qui eſt fait. — Ouf ! — Je n'oſe approcher de ce lieu fatal. — Cependant, ſi je pouvois.... Que vois-je ! Le Marquis qui revient ! — Et ſon adverſaire auſſi ! Le Ciel en ſoit loué.

SCENE VII.

LA FLEUR, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

OUI, Monſieur, je me plains de votre conduite. C'eſt trop, c'eſt trop m'humilier. Quoi ! vous recevez mon feu, & puis vous tirez en l'air ?

LE MARQUIS.

Que voulez-vous ? Chacun a ſa manière, & c'eſt la mienne.

LE COMMANDEUR.

Il eſt bien cruel pour moi d'éprouver un pareil trait de généroſité de votre part, de devoir peut-être la vie à celui qui deshonore ma famille.

(*) *On entend un ſecond coup.*

LE MARQUIS.

Si vous croyez me devoir quelque chose, il ne tient qu'à vous de vous acquitter.

LE COMMANDEUR.

Expliquez-vous.

LE MARQUIS.

Volez auprès de votre aimable nièce..... Peignez-lui mon amour, mon repentir. Employez enfin tout le pouvoir que la nature & l'amitié vous donnent sur elle, pour l'engager à oublier mes fautes, & accepter ma main.

LE COMMANDEUR.

Comment! se peut-il!....

LA FLEUR.

Ah! ma chère Marton!

LE MARQUIS.

Une sotte vanité, & l'exemple d'un siècle frivole ont pu égarer mon esprit; mais rien n'a sçu étouffer dans mon cœur le sentiment que la Comtesse m'avoit inspiré. O[illegible] Monsieur, je l'aime, je l'adore, & c'est de vous que dépend mon bonheur.

LE COMMANDEUR.

Ah ! vous faites le mien ; je ne ſaurois exprimer ma joie & ma ſurpriſe. — Mais cette nièce.... où la trouver ? Vous ignorez peut-être....

LA FLEUR.

Vous n'irez pas loin la chercher, Monſieur, elle eſt ici dans ce Château.

LE COMMANDEUR.

Ici ! ah, que je ſuis heureux ! J'y cours.

LE MARQUIS.

Puis-je me flatter ?....

LE COMMANDEUR.

Oh ! je vous réponds d'avance de mon ſuccès. Elle-même a beſoin d'un pardon, & ce n'eſt qu'en vous l'accordant qu'elle l'obtiendra. — Donnez-moi la main. — Oui, je l'aurois juré. — On ne ſe préſente pas ſi bien, ſans être honnête homme.

(*Il ſort.*)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

QUEL changement! Souffrez, Monſieur, que je vous en félicite. Mais, entre nous, eſt-il bien.... là.... bien ſincère?

LE MARQUIS.

Oui, la Fleur, c'en eſt fait, l'Amour & la Comteſſe l'emportent.

LA FLEUR.

Ah! je reſpire.... Nous voilà donc dans la voie de la vertu. Tant mieux, c'eſt là mon élément. Mais, que deviendra la promeſſe que vous avez faite à vos Créanciers? Il eſt vrai que vous pouvez y manquer encore, ſans les étonner.

LE MARQUIS.

Va, le ſéjour de la Province & de l'économie répareront tout.

LA FLEUR.

La Province & l'économie! Le Ciel vous con-

ſerve ces belles diſpoſitions ! Ainſi nos jours vont couler paiſiblement au ſein de la retraite. Nous ne ferons plus parler de nous ; mais nous ferons heureux, & le bonheur vaut bien la gloire....

LE MARQUIS.

Ah ! ce bonheur ſera général : tout le monde s'en reſſentira. J'eſſuye les larmes de ma charmante Comteſſe, je porte la conſolation dans le cœur d'Emilie, je répare mes torts envers Philinte..... Et je m'en applaudis..... En vérité, je le ſens..... J'étois né pour être un homme de bien.

LA FLEUR.

Il vaut mieux tard que jamais ; & moi, le croiriez vous ? je vous avois devancé..... Par un effort ſublime, j'avois réſolu de céder Liſette à ce pauvre diable de René..... Il eſt venu me trouver tantôt..... & il m'a parlé d'un ton ſi attendriſſant..... que j'en ai été tout ému.

LE MARQUIS.

Paix ! voici Emilie.

SCÈNE IX.

SCÈNE IX.

EMILIE, LISETTE, *ſans voir le Marquis & la Fleur.*

EMILIE.

VIENS, Liſette, ſortons, ſortons d'ici.

LISETTE.

Mais, qu'avez vous, Madame, ſeroit-il arrivé quelque nouveau malheur? Cet Etranger.....

EMILIE.

Cet Etranger eſt l'oncle de la Comteſſe, il vient de ſe battre avec Philinte, il veut lui-même le réconcilier avec elle.

LISETTE.

Belle conſéquence! & M. René, ſans doute, ſe raccommodera avec Mademoiſelle Marton.

EMILIE.

Qu'ils ſe reconcilient, je ſuis loin de m'y oppoſer; mais je ne dois ni ne veut en être témoin.

LISETTE.

Vous avez raiſon, Madame, (*preſque en pleu-*

rant) qu'ils s'en aillent tous enſemble, & bon voyage.

EMILIE.

En attendant qu'ils ſoient partis, retirons-nous dans le bois..... (*Voyant le Marquis.*) Le Marquis! quelle contrainte!

LE MARQUIS.

Souffrez, belle Emilie.....

EMILIE.

Je ſçais, Monſieur, ce que vous voulez me dire: mon Père vous a promis ma main..... Je lui obéirai.

(*Liſette fait une profonde révérence à René.*)

LE MARQUIS.

Non, non, vous ne lui ferez pas un ſi cruel ſacrifice.

EMILIE.

Monſieur.

LE MARQUIS.

De grace, écoutez-moi.

RITOURNELLE.

(*Pendant la première meſure, Phlinte & René paroiſſent dans le fond du Théâtre.*)

PHILINTE, *à part.*

Que vois-je ! mon Rival avec Emilie !

(*Pendant la seconde mesure, le Commandeur, la Comteſſe & Mondor ſortent du Château ſans être apperçus des perſonnages qui ſont ſur l'avant-ſcène.*)

LA COMTESSE, *à part.*

Ciel ! Philinte avec ma rivale !

MONDOR, *à part.*

Philinte !

LE COMMANDEUR, *à part.*

Chut.

(*La Ritournelle continue.*)

MORCEAU ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Philinte vous adore.
Philinte vous adore.

LA COMTESSE, *au Commandeur.*

Vous l'entendez, vous l'entendez.

LE MARQUIS.

Et vous l'aimiez.

EMILIE, *à part.*

Si je l'aimois !

LE MARQUIS.

Vous l'aimerez encore.

EMILIE.

Jamais, jamais.

LE MARQUIS.

Vous l'aimerez,
Vous l'aimerez encore.
Il eſt fidèle, il vous adore . . .
Philinte eſt innocent.

EMILIE.

Comment, comment?

TOUS *enſemble ſe découvrent.*

Comment! comment! comment! comment
Que veut donc dire tout ceci?

MONDOR, EMILIE, LISETTE, *montrant Philinte.*

Philinte, le voilà.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE, MARTON, *montrant le Marquis.*

Philinte, le voici.

MONDOR, EMILIE, LISETTE.

Non, le voilà.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE, MARTON.

Non, le voici.
Non, le voilà; non, le voici.

TOUS.

Que veut donc dire tout ceci ?

LE MARQUIS, LA FLEUR.

On va vous expliquer ceci.

MONDOR *au Commandeur.*

Vous vous trompez, vous dis-je, c'eſt le Marquis de Verſac.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE.

Le Marquis de Verſac ! Se peut-il ?

LE MARQUIS.

Il n'eſt que trop vrai, c'eſt moi-même.

LE COMMANDEUR.

Et vous avez pris le nom de Philinte !

LE MARQUIS.

Oui, je l'avoue, pour couvrir les deſſeins les plus criminels j'ai cherché un nom ſans reproches; je ne pouvois mieux choiſir.

EMILIE.

Ah ! Philinte !

PHILINTE.

Chère Emilie !

RENÉ *à la Fleur.*

Et toi, quel nom as-tu pris? Le mien, je gage?

LA FLEUR.

Hélas! oui.

RENÉ.

L'insolent.

LE MARQUIS.

Vous voyez, Philinte, l'injure que je vous ai faite. Puis-je espérer....

PHILINTE.

Point d'excuses, Marquis; mon cœur est trop plein de son bonheur pour connoître le ressentiment.

LE MARQUIS *au Commandeur.*

Hé bien, Monsieur, j'ai remis mon sort entre vos mains..... Parlez, à quoi dois-je m'attendre?

LE COMMANDEUR.

A être heureux.... Allons, ma nièce, tu m'as promis la grace de Philinte, me refuseras-tu celle du Marquis de Versac?

LA COMTESSE.

L'ingrat! après tant d'outrages..... mais il a respecté vos jours, & tout est pardonné.

CHŒUR.

LE MARQUIS, PHILINTE, RENÉ, LA FLEUR, *l'un après l'autre.*

Ah ! quel bonheur !

LES MÊMES, *enſemble.*

Ah ! douce ivreſſe !

TOUS.

Livrons nos cœurs à l'allégreſſe.

TOUS, *excepté Mondor & le Commandeur.*

Aimons, aimons ſans ceſſe.

TOUS.

Que tout conſpire en ce beau jour
A faire triompher l'Amour.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monsieur le Lieutenant Général de Police, *les Evénemens Imprévus*, Comédie en trois Actes, mêlée d'Ariettes, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la Représentation & l'Impression. A Paris, le 4 Octobre 1780. SUARD.

Vu l'Approbation, permis de Représenter & Imprimer. A Paris, ce 6 Octobre 1780.

LE NOIR.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin, 1780.

PQ 1988 H38E8 1780

Hèle, Thomas d'
Les événements imprévus

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY